

# Le prétexte dérobé

Copyright © MOONSTONE 2003

Louis Prat d'Ateliers.fr s'entretient avec Jean-Philippe Pastor à propos de sa nouvelle parution « Devenir et temporalité II » *Le prétexte dérobé* chez Moonstone. Il est notamment question dans cet échange d'une facétie mise en scène au cours d'un séminaire de Jacques Derrida qui en vient à se dérouler de manière très inattendue...



**Louis Prat** - De quoi est-il question dans ce second livre de « *Devenir et temporalité, Jacques Derrida ou le prétexte dérobé* » ?

**Jean-Philippe Pastor** - Après avoir abordé *la question du possible* dans le livre précédent, à savoir qu'est-ce que cela signifie à notre époque qu'un projet, un événement, un événement soit encore considéré comme *possible*, il me fallait faire face à ce qui ne laisse pas dire dans les termes de la seule modalité ou de l'éventualité *programmée*. *D&T 2*, c'est d'abord une interrogation au sujet de ce qui échappe à une critique de la raison modale. L'interrogation principale concerne le statut philosophique de l'inattendu...

**L.P** - Ce statut a-t-il des précédents dans l'enquête philosophique traditionnelle ?

Sa thématique est en effet approchée par un grand nombre de philosophes prestigieux, à commencer par Platon qui parle de *l'exaïphnes* du *soudain* dans son *Parménide*. On le retrouve en filigrane dans toute l'histoire de la métaphysique, notamment chez les grands penseurs chrétiens concernant la question de la révélation ou bien encore à propos de la théorie de la grâce chez Augustin. Kant s'enquiert de la problématique du *sublime* qui est très proche de notre sujet. A notre époque Wittgenstein reprend la question du sublime pour circonscrire *l'émerveillement* et le *miracle*. Mais fondamentalement son abord n'est pas simple pour la philosophie: pour la simple raison que ce qui est inattendu ne se laisse pas facilement – et comme par définition – enserrer dans un concept. D'ailleurs l'inattendu comme tel est d'abord une notion qui échappe constamment à elle-même ; si elle devait être un concept, elle serait bien en peine d'être circonscrite par une essence quelconque...

## Une facétie



**L.P** - En quoi tout ceci peut-il avoir un rapport avec la question du temps ?

Comme je m'en explique à plusieurs endroits dans les textes que j'essaie d'écrire sur le net, et comme le titre de l'ouvrage-papier en cours l'indique tout simplement, c'est bien la question du temps qui m'intéresse

prioritairement dans le triptyque « *Devenir et temporalité* ». Cependant, de manière méthodologique, je doute que dans un travail d'écriture, cette question puisse devenir *fondamentale* si elle cherche une véritable visée la concernant. En exagérant, elle ne devrait à la limite ne concerner que le titre des textes qui en traitent. Ecrire, c'est d'abord se livrer à une expérience temporelle où paradoxalement le temps est absent ; où le rapport au devenir dans l'acte d'écrire reste très paradoxal et mystérieux. Voilà pourquoi en choisissant d'approcher la question du temps par des concepts qui n'ont pas *directement* un sens et une signification temporelle – des termes comme le possible, le modal, l'inattendu, l'imprévu, l'inouï, l'imprédictible, l'inanticipable etc. - j'essaie de montrer en quoi notre rapport au temps reste essentiellement *imaginaire*.

### **L.P - Quelle est la question principale qui engage ce travail ?**

*Devenir et temporalité* est construit comme un vaste questionnement articulé autour de la distinction cardinale que je cherche à établir: à savoir celle qui sépare le statut du *possible* d'un côté de celui de *l'inattendu* de l'autre. Dans le premier livre, c'est la notion de possible qui est interrogée; celle d'inattendu est abordée dans le second par des procédés textuels qui, à l'évidence, ne peuvent pas être les mêmes que dans le premier ouvrage; les plans d'approche sont beaucoup trop différents pour être comparés. Par la suite, les schèmes temporels imaginaires qui essaient de lier ces deux polarités par ailleurs exclusives font l'objet du troisième livre.

**L.P - Si je vous suis bien, après avoir abordé la question de la modalité, ou du *modal* dans *D&T1*, vous en venez logiquement à l'inattendu dans *D&T2*. Vous essayez d'approcher quelque chose comme un statut philosophique de l'inattendu capable de limiter négativement le possible. Or vous dites d'emblée qu'on ne peut pas développer un discours philosophique pertinent à son sujet. Tout entreprise argumentative et démonstrative n'est-elle pas dès l'abord vouée à l'échec concernant un tel statut?**

Il s'agit selon moi de partir précisément de cet échec. C'est la raison pour laquelle j'ai recours à une procédure singulière dans le discours qui laisse voir ce que philosophiquement on peut avancer concernant *ce que l'on attend pas...* et qui pourtant arrive. *D&T2*, c'est d'abord en quelque sorte « une histoire vraie » qui met en scène de manière événementielle un stratagème - et tout est dans le « vrai » de ce qui est retranscrit concernant ce qui s'est réellement passé -, l'histoire d'une facétie amicale adressée à Jacques Derrida au cours d'un de ses séminaires parisiens. Un séminaire au cours duquel il m'offre l'hospitalité pour la présentation d'un texte qu'il croit avoir parfaitement lu et annoté quelques semaines plus tôt. L'histoire d'un *joke* en somme auquel je le confronte du point de vue de son projet déconstructif en essayant de le confondre sur son propre terrain et auquel évidemment *il ne s'attend pas*. C'est je crois, la seule manière philosophique de mettre en discussion la déconstruction - à défaut de pouvoir la mettre en échec - dans la mesure où sur un plan strictement *théorique*, elle se présente comme un discours produisant sans cesse sa propre immunité...

### **L.P - En quoi consiste donc cette stratégie, cette supposée « forfaiture » ?**

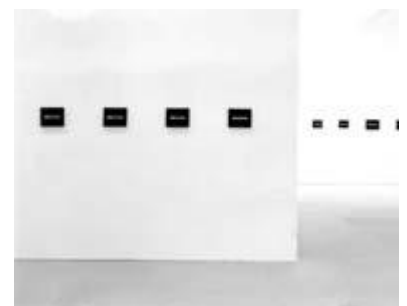
Derrida avait programmé mon intervention à un moment précis de sa démonstration à propos de la recherche qu'il mène concernant *le pardon*, sujet dont il traitait à cet époque à l'Ecole des Hautes Etudes. Comme convenu entre nous, je lui ai adressé mon texte chez lui avant la session du mercredi. Il m'avait orienté sur un certain nombre de points précis et de thèmes qu'il m'avait demandé de développer en connaissance de cause. Or ce mercredi là j'ai lu un texte qui, contre toute attente, n'avait rien à voir avec ce qui était initialement prévu...

## **Contrefacture**

### **L.P - La production inopiné d'un « faux » en quelque sorte ?**

Oui, un *faux* si vous voulez ; tout du moins un document qui n'était pas sensé être le bon. Savoir à cet égard s'il s'agissait alors véritablement d'un faux est une question dont on peut ensuite débattre - car les deux textes, le *vrai* qui devait être lu comme le *faux* qui ce jour-là fut effectivement présenté, existent bel et bien ; mais en tout cas, c'est sûr, c'était au moment de la lecture dans l'amphithéâtre un texte qu'il ne connaissait pas.

**L.P - Certes, un texte inconnu pour lui mais tout de même un texte qui ne correspond pas à celui qu'il attendait... Avouez que ce n'est pas la même chose ! Vous portez la chose à un niveau où l'attente se trouve plutôt contrefaite. Il y a d'abord**



**apparemment méprise, ou bien encore une bévue qui s'avère correspondre en fin d'un compte à une attente déçue...**

Ce thème de la contrefaçon, du faux dans *Le Chœur des Aèdes* est évidemment partie prenante de toute l'affaire (*Le Chœur* est le Proème central figurant dans *DT2*). Dans ces procédures que je reprends à mon compte, la pratique du détournement de l'écrit est systématiquement affirmée et de nouveau explorée sous des aspects que je souhaite inédits. Ce que je produis là n'est pas réalisé pour des nécessités de subversion ou de dénégation comme ce fut principalement le cas chez les auteurs qui depuis Lautréamont la pratique. On sait de quelle façon le recours systématique à la contrefaçon, à l'emprunt largement utilisé par les situationnistes par exemple, a fini par être rattrapé par ce qui prétendument devait être contrefait. Aujourd'hui, pour le dire rapidement, le monde contemporain a su réaliser intégralement ce qui apparaissait à l'origine comme un projet de détournement calculé : le détournement des signes, la désacralisation de l'écrit lorsqu'il prétend à l'authenticité, la vénération de l'illusionnisme verbal sont des manières qui n'ont jamais autant confortablement servi l'idéologie dominante. Je ne me fais aucune illusion sur ces usages textuels lorsque j'essaye de les employer à d'autres fins.

## Happening



### L.P - En conséquence, à quoi bon les reprendre ?

Dans le *Chœur*, ces pratiques visent maintenant à se saisir d'un texte en le transformant de part en part afin d'atteindre un objectif tout à fait différent de l'intention initiale. C'est une façon de procéder qui ne correspond pas à la surenchère cynique et systématique d'une certaine pensée post-situationniste ; celle prétendument destinée à prendre de vitesse l'abstraction formelle et fétichisée de l'échange généralisé de notre société actuelle ; mais qui, on le voit bien, ne court qu'après des leurres. Dans un tout autre sens, Judith Butler dans son livre *Gender Trouble* parlait déjà des réappropriations inattendues d'une œuvre donnée dans des domaines pour lesquels elle n'avait jamais été conçue intentionnellement.

### L.P - Mais quel est l'objectif ?

J'ai voulu continuer le parcours reprenant certains déplacements critiques, certaines occurrences textuelles non conjecturées afin d'en faire une opération théorique productive. Un *Livre-événement* en quelque sorte, une dénégation du Livre-Thèse qui du point de vue du sujet ici traité trouve non seulement sa limite mais aussi une incapacité à dire et faire les choses jusqu'au bout. Cette mise en scène d'un faux dans un livre met alors en évidence une certaine logique dans l'écriture que je codifie peu à peu dans *D&T2*. A dire le vrai, le texte absent qui devait être dit durant le séminaire finit par jouer un rôle plus important que le texte prétendument *falsifié*. Or comment la copie supposée de l'original peut-elle se mettre au service d'un effet de vérité ? A mon sens, en ce qui concerne Derrida, je considère le traitement de la question du pardon comme beaucoup plus abouti en contrevenant à la façon convenue de l'aborder plutôt que d'en parler comme d'un concept méritant d'être déconstruit dans sa présentation textuelle. Cette mise en scène du faux finit par atteindre une certaine forme du vrai parce que les choses se passent finalement autrement que prévues. Cette « performance » au sens de

Searle ou d'Austin au cours d'un séminaire choisi, déterminé en fonction d'un certain point dans la démonstration de Derrida, met en lumière des aspects du problème impossible à atteindre par des moyens didactiques habituels.

#### **L.P - Une façon bien réelle de mettre en scène l'inattendu...**

*L'inattendu* certes, mais aussi au-delà de la faute commise et de l'impertinence, *le pardon* que je cherche derechef à obtenir dans le texte de manière tout aussi performative (c'est, ne l'oublions pas le sujet principal dont traite ici le Directeur d'études). Une demande de pardon adressée à Derrida mais aussi à l'assemblée réunie pour entendre un discours auquel elle s'était préparée et auquel elle n'a pas eu droit. Un pardon que la maîtresse de cérémonie m'adresse dans des circonstances que je raconte précisément dans le livre...

#### **L.P - Une sorte d'énonciation qui trouve de facto son expression pratique en quelque sorte...**

C'est ça. Une façon d'atteindre de manière oblique un objet qu'il est de toute façon difficile - voire impossible - d'approcher dialectiquement par une étude argumentative et démonstrative classique. Une façon de faire valoir aussi en quoi la vérité de l'énonciation peut être plus importante que la vérité de l'énoncé...

#### **L.P - Vous avez donc finalement recours à la forme narrative pour faire venir à l'expression un concept impossible à dire autrement...**

Oui, car celui-ci ne peut trouver son expression dans un discours critique et rhétorique habituel. La forme adoptée n'est cependant pas totalement *narrative* dans la mesure où il s'agit en première instance dans le livre de *la transcription du texte lu* au cours du séminaire en question. *Sans autre forme de commentaire ou de rappels des faits*. Ce texte est reproduit *tel quel* dans *D&T2*. Ce récit reproduit fidèlement ce qui a été dit, ce qui a été prononcé - mais peut-être pas ce qui s'est véritablement déroulé, notamment ce qui a été dit sans être retranscrit, ce qui a été lu et n'était pourtant pas préalablement écrit etc. Tout un jeu entre la lecture, l'écriture, l'énonciation et le silence (le non-dit, l'implicite, l'évidence) est ici méthodiquement mis en œuvre. Je suggère même que le plus important se tient précisément dans le jeu qui s'invente. Entre ce qui est transcrit et la parole dite, ainsi que toutes les combinaisons aléatoires que ce binôme permet. Ensuite, il s'agit effectivement d'approcher l'inattendu et *l'imaginaire* qu'il déploie dans ses multiples significations par une forme littéraire transverse : la forme narrative devient alors plus marquée. Dans *D&T2*, *Le prétexte dérobé* est en effet suivi par un *Proème* qui se charge de cette tâche particulière. Celui-ci se présente au lecteur comme une sorte de *Fantastique transcendantale de l'inattendu* dont l'objectif est de circonscrire les schèmes imaginaires centraux liés à son occurrence: la constellation thématique qui l'informe. De ce fait, le type de narration invoqué et les multiples genres employés pour ce faire (brèves d'agences, traits autobiographiques, nouvelles, analyses philosophiques, poèmes...) prennent un tour eux aussi très particulier...

#### **L.P - Ce faisant, ne versez-vous pas alors dans un certain thématisme, un exercice qui prétend à nouveau circonscrire par l'imaginaire ce qui, de toute façon, ne peut pas logiquement l'être dès le départ...**

Il s'agit en effet de déplier toutes les significations possibles et imaginables de la thématique liée à *la métabole*, au jet d'après (ballein), à l'après-coup (meta), à la chute conséquente, à la transformation résultante etc. - et ceci afin de collecter méthodiquement la diversité des thèmes métaboliques dans une écriture retraçant *l'imaginaire de l'inattendu*, de *l'inimaginable*. Mais sans jamais faire valoir un supposé primat du sémantique accordé à la métabole, à sa dénomination, à son étymologie pour prétendre ensuite retrouver son sens originare qui aurait été dissimulé par toute la tradition métaphysique par exemple - reproduisant ainsi un geste heideggérien ici bien inutile... Non, non rien de tout ça ! Au contraire l'exercice met peu à peu en valeur **les composantes syntaxiques** du Proème, comment il s'organise, comment il se déplie dans sa logique originale. C'est son *algorithmique* qui finit par prévaloir: comment les fragments hyper-textuels se lient entre eux, sous quelles conditions et par quelles formules de calcul et de prédication. L'interprétation des thèmes et des symboles exprimant *la lancée*, l'après-coup dans des fragments poétiques, prosaïques ou discursifs ne sont finalement jamais mues par une dialectique téléologique visant à rassembler la totalité d'un texte dans la vérité de son sens. En dernier ressort, celui-ci se métabolise, se change en un autre : la chaîne des fragments se transforme en *La Métabole des Grecs*, le texte suivant le Proème et dont la raison ne se comprend qu'au terme du *Chœur des Aèdes* au moment de son effacement... C'est ici la référentialité véritable du texte.

## Comme une carte postale...



### L.P - Qu'est devenu le texte initial, celui que vous aviez envoyé au Directeur du séminaire ?

Ce texte original a-t-il en fin de compte vraiment existé ? La copie de l'original, envoyée en lettre recommandée à Derrida, était déjà passablement modifiée lors de l'envoi – de plus, plusieurs versions de ce texte ont circulé jusqu'à la mise au point définitive qui, de fait, n'a jamais eu lieu. La question du faux, de l'inauthentique transparaît ici non seulement dès l'origine mais même *avant*. Avant même l'origine de l'affaire. En ce sens que nous parlons là d'un texte qui n'a jamais été au final totalement écrit. Le seul texte dont on peut d'ailleurs attester de la parfaite authenticité, c'est le texte *faux* puisqu'il a été réellement entendu et reçu par l'assemblée dans son intégralité (*fors* tous les non-dits exclusivement adressés à Derrida par écrit au moment de la diction durant le séminaire et que l'on n'entend pas...). De toute façon, le texte que je me suis mis à lire était bien au départ celui que Derrida connaissait par avance. Il lui ressemblait trait pour trait, du moins dans les premières phrases de l'introduction. Un peu comme dans le fameux texte de Pierre Ménard chez Borges qui reproduit à l'identique le *Quichotte* de Cervantés. C'est ensuite, si j'ose dire, que les choses à dessein se "détraquent" ; que peu à peu une certaine achronie s'imisce dans la session en cours ; et que pour le dire dans des termes shakespeariens qu'affectionne Derrida, *Time becomes out of joint*.

### L.P - Ce qui importait pour vous était alors, avouez-le, la réaction de Derrida...

Pendant les dix premières minutes, il ne s'est pas vraiment méfié – quoique plusieurs indices lui ont fait rapidement ouvrir l'œil – *et tendre l'oreille* (il intervient dans le cours de mon oraison pour manifester sa surprise ; et ceci dès les premières paroles). Mais sans se douter vraiment de la suite; il faut attendre cinq bonnes minutes pour qu'il s'interroge vraiment avant que je lui confirme *par écrit* qu'effectivement je lis un texte qu'il n'a jamais lu...et dans le silence qui se prolonge. Cette première phase tout à fait normée ne pouvait pas faire douter de l'existence d'un texte authentique ; texte qui au moment de la facétie a pu laisser croire à une dérobade, à un pré-texte dérobé (*Le Prétexte dérobé*, c'est le titre d'un paragraphe de *La carte postale* - fin de la forme livre chez Derrida; mais un texte qui au final n'a jamais vraiment existé. Le forfait concerne donc le vol d'un objet n'ayant jamais existé; c'est la raison pour laquelle sur ce point je demande *où est la faute* ?

### L.P - Où est la faute effectivement ? Dans le texte, vous semblez chercher d'emblée à vous faire pardonner pour toute autre chose que le motif au fond assez superficiel et sans gravité de votre facétie...

Sur le fond, je suggère que le pardon n'est peut être la procédure de subjectivation la plus communément requise par nos contemporains pour traiter le problème. Il me semble que de plus en plus, nous n'avons plus à faire avec un sujet coupable, névrosé, pris dans les méandres de la culpabilité compulsive au moment où il faudrait faire face à *la faute*. Il me semble que cette question hante littéralement le propos du séminaire mais n'est jamais frontalement abordée; car dans ces conditions, c'est le sujet du séminaire qui disparaît. Ehrenberg, en marge du geste de Derrida, a déjà montré que dans bien des cas *la honte* suffit à remplacer la culpabilité sans venir à bout de tout une construction symbolique pour s'en débarrasser. L'abord de la question du terrorisme contemporain peut être évidemment envisagé sous cet angle. Quoi qu'il en soit, l'intervention et l'usage du pardon nécessite de mon point de vue une qualité du temps et de sa perception qui devient un luxe pour notre monde pris dans les rets d'une communication perpétuelle. Sous certains aspects, on pourrait même avancer que l'accélération du rythme de vie que nous connaissons tous aujourd'hui ressemble à une fuite en avant, une systématisation de l'oubli à l'égard de notre Histoire récente et des drames inouïs qui s'y sont noués...

## Le pardon...

### L.P - C'est un peu la déconstruction que vous mettez face à elle-même.

Je n'ai heureusement pas cette prétention. Dans « l'happening textuel » que je soumetts à Derrida, je pense (évidemment bien à tort) pouvoir introduire comme un effet déconstructif dans la déconstruction ; au point d'en interroger le pouvoir de détermination. Ce que je prétends, c'est qu'on ne peut déconstruire la déconstruction, la commenter, la discuter sur le seul terrain théorique ou même rhétorique du discours et de la textualité. Seul une sorte de *performatif* y parvient; encore qu'il s'agisse de bien entendre le genre de performance dont il s'agit. Comme je disais il y a un instant, j'essaye d'atteindre paradoxalement une certaine forme d'équilibre dans le temps par l'introduction inopinée d'éléments asynchrones. Sur le fond, la question est de savoir si le pardon reste encore à notre époque un concept suffisamment opérant pour rendre compte des procédures intersubjectives qui régissent les rapports individuels de nos vies contemporaines. J'ai avancé que le pardon nécessite un certain rapport au temps qui, indéniablement, n'a plus prise sur ce qui se donne à voir dans le monde actuel. Dans le séminaire, l'enjeu revient à se poser la question du temps dont dispose Derrida pour pardonner ma facétie. A une autre échelle, cette même question est particulièrement sensible en ce qui concerne le traitement conceptuel que nous pourrions faire des actes de violence propre à notre époque. A leur sujet, pour entrer dans un processus de pardonance et de retrait, il faudrait une certaine qualité de temps à vivre et à penser; une qualité dans la perception des affects dont la structure subjective des individus n'est désormais plus chargée...



### L.P - L'effet déconstructif lui non plus n'a rien à se faire pardonner...

Je me demande en fait si la déconstruction, au bout d'un certain point de son élargissement *doctrinal*, n'a pas produit comme un processus auto-immunitaire afin d'assurer tout simplement sa survie intellectuelle par des moyens qu'elle voudrait *ininterrogées*; une réaction où le discours dominant qu'elle est devenue en arrive, pour continuer à s'étendre, à jouer lucidement contre elle-même. Oui, elle s'immunise contre tout ce qui pourrait venir invalider sa démarche et je remarque à ce propos que ce geste est très emblématique de la philosophie française depuis... Montaigne. Après tout, Descartes cherchait déjà à garantir le statut de l'existence et sa perdurance par le *cogito*. Il émettait même l'hypothèse d'un dieu malin capable de venir contrefaire de manière hyperbolique sa propre pensée ! Le phénomène atteint son paroxysme avec Rousseau qui voyait des détracteurs de ses textes et de lui-même partout. En ce sens, la philosophie contemporaine française reprend à plus d'un titre la même intonation. Que ce soit hier avec Sartre, Foucault, Deleuze ou Lyotard et aujourd'hui Badiou ou bien encore Bernard Stiegler. Il s'agit toujours et encore pour ces auteurs de justifier l'existence de leur travail et de leur vie; de prévenir ce qu'ils disent de toute contradiction inopportune ! A propos de Derrida, j'ai souvent l'impression lorsque je discute ses textes d'entrer dans cette sorte de boucle rétro-négative de contradictions impossibles lorsque j'avance sur le terrain déconstructif ( Non, répète sans cesse Derrida, vous ne m'avez pas lu, ce n'est pas tout à fait ça, vous oubliez que... etc.) Concernant l'effet invalidant en lui-même, je ne suis absolument pas sûr d'avoir atteint le but ! Comme disent les Grecs anciens « *Que la chance t'accompagne dans tout ce qui vient* ». Mais comme dirait aussi les néo-kantiens, « *C'est l'intention qui compte !* ». Je vois le jeu ainsi créé évoluer et l'espace-temps ainsi ouvert se déployer; cela suffit en quelque sorte à mon bonheur... Au cours des échanges, je m'essaye à déjouer les enchaînements calculés, quoique ces essais ne prétendent jamais s'extraire du contexte initial ; je m'astreins d'y introduire une cascade soudaine de surprises et d'incongruités, de surenchères inattendues au risque de paraître parfois ridicule ou insolent. Ce que je suis sûrement, et je m'en excuse auprès de toutes les personnes que j'indispose et qui se sentent agressées par la manière que j'emploie...

## Outside the text



**L.P - Au-delà de tous ces jeux de langage, il y a tout de même une critique de fond que vous adressez à la déconstruction. Et vous demandez pardon pour avoir formulé cette critique...**

Une critique peut-être pas... je ne crois pas que nous sommes là sur un terrain *critique* à la manière kantienne ; un *Kulturkampf* sur lequel des thèses viendraient à s'affronter pour faire venir au jour leurs conditions de possibilité. Certains m'ont reproché de m'en être pris à Derrida en arguant une nouvelle fois qu'il joue dans une sphère solipsiste, celle du Texte, sans voir qu'il y aurait au dehors un Monde *outside the text* etc.. Toute la rhétorique critique habituelle qu'on adresse en somme constamment à la déconstruction et qui fait partie maintenant des attendus assignables quand on médite systématiquement sur elle; notamment à propos de ses effets prétendument néfastes. Pour moi, il va de soi que *mon envoi ne joue absolument pas sur ce terrain là*. Je comprends et je sais que Derrida n'a jamais enfermé la philosophie sur le terrain exclusif de la textualité. Il n' a jamais été question de dire chez lui que tout était linguistique et que le Monde restait enserré dans le langage. La déconstruction du logocentrisme est même un geste destiné à ruiner la pensée qui prétend que *tout est langage*. Non , il s'agit plus sûrement pour moi d'amener le geste déconstructif à être en quelque sorte *cohérent* avec ce qui se présente à lui maintenant . A voir jusqu'où il accepte les conséquences des développements qu'il a initiés et des bouleversements théoriques, pratiques et politiques qu'il a créés. Or dans la méthode, cette cohérence ne peut être visée qu'à partir d'une incohérence de fond encore plus profonde, plus ancienne; une attention a-topique et asynchrone à l'acte de cohérence lui-même...

**L.P - Que voulez-vous dire par « cohérent » ?**

Pour le dire en un mot, le programme déconstructiviste s'est diffusé dans le monde entier en entretenant des rapports très subtils avec l'idée même d'un *Monde* possible. La question du Monde chez Derrida est extrêmement difficile à aborder et emprunte d'un grande complexité. Par un savant calcul, et quoi qu'en dise Derrida sur le fond, c'est sur la base du « *Il n'y a pas de hors-texte* » que la déconstruction comme mouvement théorique s'est progressivement imposée. Les principales universités des plus grandes métropoles mondiales l'ont d'abord adoptée comme une méthode de lecture à part entière (le désormais célébrissime "*There is nothing outside the text*" a fait le tour de la Terre). Et pour la déconstruction et ses succédanés, c'était à coup sûr bien joué pour la diffusion sans faille de leur pensée ravageuse ; car les universités, américaines principalement, ont une culture des textes, des mœurs intellectuelles très attachées au commentaire des œuvres. Attitude que nous ne retrouvons pas spontanément en Europe. Chez nous, l'intellectuel commente ce qui se passe d'abord *dans le monde*, avant d'aller chercher ce qu'on en dit dans les livres... Or paradoxalement, *c'est le Monde lui-même qui a fait la déconstruction* en tant que philosophie originale et pensée influente aux quatre coins du Globe. C'est le Monde « qui a produit l'œuvre » de la déconstruction. Et il s'agit bien d'introduire ce paramètre inattendu dans la machine déconstructiviste... peut-être à son insu.

## Le monde



### L.P - Qu'est-ce que *le monde* aujourd'hui en définitive pour la déconstruction ?

Aujourd'hui, le Monde, c'est en quelque sorte le nom propre de la déconstruction, son nom de famille, sa toponymie... De sorte qu'en forme de boutade on pourrait dire que Derrida serait bien inconséquent de ne pas vouloir maintenant lui rendre l'appareil. Il aurait beau jeu de ne pas vouloir signer dans ses textes et dans son attitude quelque chose comme une reconnaissance de dette...

### L.P - C'est un retournement de situation auquel lui-même ne pouvait pas s'attendre...

Je pense qu'effectivement une grande partie de ses textes d'aujourd'hui compose nécessairement avec cette condition... et que sa pensée elle-même prend de ce fait un tour indécidable. Il ne s'agit pas pour lui de traiter le problème avec de la fausse monnaie.

### L.P - Que pourrait-être une pensée dont la forme serait indécidable en son fond ?

Certainement pas une pensée qu'il faudrait interpréter comme paralysée, neutralisée de façon négative. L'indécidable serait au contraire comme un nouveau champ d'expérience, comme la condition d'une écriture tournée vers l'inanticipable. Toutes sortes de questions qui sont en vérité le fond de *Devenir et temporalité*...

## Métabole



Photo by Stu Jenks

### L.P - Il s'agit en somme de présenter le programme d'un discours qui échappe peu à peu à toute idée de programmation énonciative possible...

Oui, essayer par exemple de déprogrammer l'écriture et la lecture d'un texte durant l'espace-temps d'un séminaire daté et repérable dans le temps. Précisément ce à quoi je me suis exercé durant le séminaire dont nous parlons.

### L.P - Une déconstruction en acte...

La question devient: prendre de biais la déconstruction sans aucune intention polémique ou a fortiori provocatrice, la porter sur un axe étrange et ambigu qui la prive momentanément de sa vitesse acquise de pensée post-métaphysique ; position désormais convenue, trop harmonieuse pour être véritablement cohérente avec les objectifs qu'elle s'est préalablement fixée: la déconstruction est allusivement déconstruite. Je jette alors les lignes d'un devenir que j'appelle *métabolique* se substituant aux formes désormais convenues de la pensée post-heideggerienne; les déconstructeurs n'y retrouvant d'ailleurs plus pour un temps leur grammaire.

### **L.P - Pouvez-vous préciser ce point ? Qu'est-ce que le "métabolique" et qu'apporte-t-il au débat ?**

Cette question mériterait beaucoup de temps pour une réponse correcte et adéquate. Elle vraiment trop complexe pour être traitée sérieusement en quelques phrases et quelques idées rapides lancées dans la conversation. Disons que dans le contexte de notre discussion, il s'agit d'initier un mouvement théorique (*metabole* en grec ancien signifie mouvement, transformation modification, *actuation* capable d'envelopper les acquis de la déconstruction sans être entraîné par certains de ses aspects les plus contraignants. Cette orientation des projets nécessite selon moi une discussion renouvelée à propos du statut de l'écriture, de la voix de la parole que je systématise à propos de la forme hypertextuelle donnée à l'écriture. La Métabole, c'est d'abord un Hypertexte en ligne sur le net; et plus spécifiquement sur l'internet *mobile*. J'essaie d'atteindre les abords de la signification imaginaire que porte la déconstruction en préparant la suite du texte énoncé : l'écriture d'un poème qui succède logiquement au *prétexte dérobé* et qui enserre l'univers des significations ainsi créées par le projet...

### **Imaginaire**

#### **L.P - L'imaginaire apparaît comme une problématique centrale dans cette nouvelle approche.**

La question de l'imaginaire est en effet à peine traitée par les déconstructivistes. Au point de ne pas s'interroger sur leur propre imaginaire lorsqu'il pratique la déconstruction des textes qu'ils interprètent... Il est clair que pour moi la question du Monde se confond d'abord avec celle du monde des significations imaginaires qu'une communauté convoie...



#### **L.P - Comment approcher ce monde des significations qu'une communauté institue ?**

La signification n'est pas une *représentation*, un élément déterminable à la façon d'un signifiant dont il s'agirait de savoir à quel signifié il correspond. La signification existe sur le mode d'une phénoménalité sociale et historique. Comparée aux significations imaginaires individuelles par exemple, elles sont infiniment plus vastes qu'un fantasme ou je le répète d'une représentation. Elles ne peuvent être saisies que de manière oblique et dérivée.

Il est clair qu'il s'agit dès lors de l'approcher par tout un jeu concernant l'écriture, la parole, la loquacité et le mutisme, le non-dit, l'explicite etc. en ayant conscience qu'une signification ne dénote rien et connote à peu près tout...

#### **L.P - Tout un jeu entre ce qui est dit durant le séminaire, ce qui a été écrit, ce qui s'écrit mais n'est pas se met progressivement en place au fur et à mesure que le temps passe...**

Aussi, malgré les apparences convenus du lecteur conventionnel lisant son texte dans un séminaire, ma prestation est de plus en plus délirante au fur et à mesure que le texte est dit – sans que rien n'y paraisse pour autant. Au point où je m'adresse par écrit à Derrida pour le lui dire *dans le texte* – et je n'ai que l'écriture pour le lui faire comprendre (car avec Derrida la voix ne porte pas...) ; alors que je parle maintenant à se côtés depuis plus d'une heure ! J'essaie de montrer par tous les moyens possibles de quelle manière le hors-texte pourrait venir à l'expression, qu'il y a bien un Monde par delà ou en deçà du texte qui vient à se manifester. La lecture peu à peu sort de son sillon manuscrit, compte tenu du fait que ce qu'il lit n'est même plus rapporté et que ce que je dis n'a plus de lieu de retranscription assigné. Cette logorrhée bientôt sans fin – à tel point que je prévient Derrida de la fin de cet intermède de manière régulière et répétée. Elle se finit par un long silence interminable au cours duquel l'assemblée reste sans voix, perplexe et interrogative, long intermède silencieux que j'essaie d'organiser à la manière d'une grande prière collective, un pardon adressé au Monde dans un église, un temple, précisément le temple de la déconstruction du Texte déconstruit...

## Temps



### **L.P - Un temps interminable, un temps de parole enregistrée au magnétophone et qui semble ne pas passer...**

Un temps durant lequel un texte retranscrit exclusivement à l'adresse de Derrida est imposé à la seule lecture de l'inventeur de la déconstruction. Pendant les longues minutes de silence qui suivent, Derrida se demande effectivement s'il doit se prêter à cette lecture silencieuse *imposée*... ou s'il doit l'interrompre. Mais en réalité, je ne lui laisse pas le choix : je fais silence et il est véritablement en situation de *double-bind* face à ce qui arrive (à savoir *rien*, le rien, le pas-un-mot dans les longues minutes de silence qui s'écoulent). Derrida ne peut que s'exécuter à la lecture silencieuse de ce qui lui est exclusivement destiné sur sa table. Ou bien briser le silence. En finir. Ce qu'il n'a pas fait ! Ce faisant, je fais comme s'il entrait dans un processus de pardonance dans cet immense silence qui se met soudain à terriblement peser sur toute l'assemblée, une manière de « pénitence » à l'égard de ce je raconte (et qu'en l'occurrence à cet instant *je ne dis pas*) au sujet de la déconstruction.

### **L.P - Un temps du malaise aussi ?**

Oui un malaise dans l'assemblée... peut-être parce que la distance entre ce à quoi on s'attendait et ce qui se passe est douloureusement ressenti. Sur un plan plus général, nous avons tous le sentiment que dans une multitude de cas, les choses prennent maintenant une tournure à laquelle on ne s'attendait pas...

### **L.P - Mais pour en revenir à ce qui se passe dans le séminaire dont nous parlons, la prise en compte du temps qui vous est alloué est déterminante...**

Oui, l'intervalle de temps qui m'est alloué pour intervenir est décisif dans la mesure où je cherche à prendre Derrida de vitesse. Concernant la déconstruction, j'essaie d'introduire *toute proportion gardée* quelque chose comme une guerre dans la guerre. Car le happening déconstructif qui se déroule dans le Temple de la déconstruction souffre essentiellement de devoir tôt ou tard s'empêtrer dans *l'écrit* – celui qui programme la session et celui qui en subit maintenant le contre-effet. D'où les renvois incessants du support écrit à l'expression orale et aux effets oratoires transverses, à *ce qui est dit* devant l'assemblée et *non écrit, ce qui est écrit* et ne sera pourtant jamais dit etc.; un texte dans lequel toute planification énonciative disparaît et où la voix de l'intervenant qui continue à lire produit systématiquement un effet de brouillage volontaire.

## Secret

### L.P - Vous dites soudain des choses qui n'apparaissent nulle part retranscrite dans le texte que Derrida a entre les mains.

Non seulement celui de Derrida *mais également le mien*. Il y a là comme une sorte d'improvisation énonciative qui tourne progressivement, sans l'atteindre, au monologue conversationnel. Un *dire* sans lire qui tourne progressivement au *lire sans dire*, où il s'agit de faire semblant de lire un texte en réalité non retranscrit : je m'essaie à toutes les modalités d'un tel *happening*, d'une telle performance au point d'en arriver au mutisme total, durant les dix minutes de cet interminable silence (silence qui renvoie aux pages vides du *Chœur des aèdes* où le point central de l'écriture est désigné à la manière de Paul de Man par des pages blanches dans la matérialité du support) ; moment au cours duquel j'essaie de faire lire à Derrida quelque chose comme une sorte de déclaration d'amour, une dénégation, un dépit amoureux aussi...



### L.P - Une écriture en fin de lecture très « privée », une écriture à l'opposé des textes « publics » concernant par exemple les affaires politiques en général...

Cette affaire privée est, remarquons-le toutefois, théâtralisée dans un espace public bien circonscrit ; en l'occurrence celui du séminaire et des questions ouvertes qui bientôt vont fuser de tout côté. Car l'assemblée se sent agressée et cherche à le faire savoir. Les auditeurs se sentent atteint jusque dans leur réflexion intime, les pensées auxquelles leur vie privée est si souvent mêlée lorsqu'il s'agit de Derrida. Et en règle générale, la question du « privé » est éminemment politique. Ce jeu entre écriture privée et écriture publique dont parle abondamment Rorty est évidemment au centre d'un enjeu central de « *Devenir et temporalité* ». La question politique est au cœur de la problématique ; mais j'essaye de la déplacer, de ne pas la reconduire sur un terrain trop convenu de la réflexion politique habituelle. En un mot, il me semble que la question politique est aujourd'hui beaucoup trop confinée à nos petites histoires privées entre humains. C'est d'ailleurs sa définition traditionnelle. Cependant, cette orientation méconnaît gravement la question du Monde avec lequel l'histoire humaine se rencontre de manière décisive à notre époque. Cette question touche à l'imaginaire radicale des significations que nous accordons à la thématique du Monde en général et la Politique qui lui est affiliée. Or la question du Monde, c'est désormais celle du devenir, *du devenir-monde tout entier*, non seulement des hommes et de leur très ancienne *petite* politique limitée entre peuples, nations et citoyens dans le temps historique, mais du devenir politique de la planète *et de la Terre toute entière*.

## Politique



### L.P - Y aurait-il deux façons de concevoir la politique ?

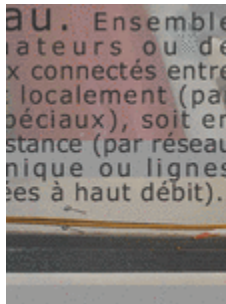
D'une certaine manière, *oui*. La politique au sens traditionnel n'est qu'une affaire *d'hommes* pour parler rapidement ; mais remarquons-le, pour parler *juste* également. La politique reste essentiellement anthropo-andro-centrique. Elle ne s'entretient que des rapports qui lient les citoyens, les partis, les nations etc. Cette signification imaginaire centrale du politique qui nous vient de l'antiquité aujourd'hui se délite. D'abord, elle a désormais à faire avec la question du *genre*, et plus singulièrement des femmes et de leur participation nécessaire et impérieuse aux affaires publiques. Ce sujet est immense et je ne peux sérieusement le traiter dans ces quelques lignes. Ensuite, la politique

se nourrit de plus en plus d'éléments non anthropologiques si je puis dire ; elle touche à notre condition terrestre, climatique, environnementale, cosmique, génétique ... et c'est cette mutation, cette métabole que nous ne parvenons pas à faire politiquement aboutir.

**L.P - Cette thématique paraît certes immédiatement accessible dans D&T1 lorsqu'il s'agit de Castoriadis. Elle est moins évidente dans D&T2...**

La dimension politique en ce qui concerne la déconstruction peut paraître à tort moins évidente que dans le cas de Castoriadis – auteur dont le sujet est immédiatement politique sans aucune équivoque dès l'abord des textes. Son geste renoue dans l'espace politique et philosophique mondial avec la démarche critique telle qu'elle avait été élaborée avec le mouvement « Socialisme et barbarie ». Et c'est précisément cette *immédiateté* dans l'abord du politique qui le rend peut-être politiquement inadéquat. Du moins aux yeux des déconstructivistes. C'est une manière de discourir sur le politique qui leur paraît à coup sûr suranné...Cependant, Castoriadis part du principe que nous ne saurions atteindre la moindre autonomie sans prendre en compte les conditions cosmo-physiques de sa possibilité. Voilà qui donne à la politique un aspect inédit; un aspect qui la fait sortir des chemins battus du discours philosophique habituel concernant le politique. Voilà pourquoi l'institution imaginaire de la société reste chez lui attenante à ses conditions scientifiques, cosmologiques, naturelles de possibilité. Les sciences exactes, la mathématique et les sciences physiques produisent l'œuvre de Castoriadis tout autant que la philosophie et les sciences humaines le font.

### Texte



**L.P - Derrida pour sa part en resterait à un niveau purement littéraire, textuel ?**

Non, on ne peut avancer à propos de ces choses de cette façon. En ce qui concerne le discours radical de Derrida, on ne peut douter des effets ouvertement politique qu'il provoque dans le tout nouveau champ public mondial. Il est d'ailleurs un des seuls à être capable d'organiser un tel espace de délibération à cette échelle. Il faut considérer ce fait extraordinaire que la déconstruction est la première pensée philosophique européenne à faire le tour du monde. Notre époque qui vit la mondialisation prédispose ce courant philosophique à essaimer dans un si grand nombre de places universitaires sur la planète. Mais il est vrai que le propos de Derrida reste souvent soumis à caution dans la réception dont il fait l'objet ; et ceci dans la mesure où on peut toujours s'interroger sur l'efficacité ou la redondance d'un discours radical dont *la société civile* ne sait absolument pas quoi faire : le fort degré technique des textes – pour nécessaire qu'il est parfois – fait le jeu d'un conservatisme brutal, beaucoup plus direct dans son discours univoque et, en ce qui le concerne, sans aucune ambiguïté; en laissant jouer seuls les théoriciens avec leurs arguties complexes et vides, la déconstruction devient l'alliée involontaire du capitalisme avancé. Et ceci dans la mesure où celui-ci signifie les choses d'une manière infiniment plus directe ! Plus grave encore, on se demande sans cesse si la déconstruction n'est pas fondamentalement complice de certains intérêts économiques en accréditant l'idée d'un certain relativisme global, un certain jeu sur les mots et les choses qui rejoint là l'idéologie dominante du moment...

## L.P - Ambivalence dont on ne saurait créditer l'œuvre de Castoriadis !

Absolument ! Voilà pourquoi je lui consacre tout le livre premier...



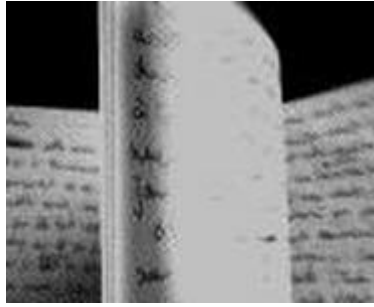
**L.P - D&T1 avait effectivement pour objet l'œuvre de Cornélius Castoriadis alors que le second livre se concentre sur Jacques Derrida. Cette association dans un programme d'études unifiées peut sembler surprenante...**

Vu de loin, ces deux auteurs pourraient être représentatifs de deux courants bien distincts de la tradition philosophique française. Encore qu'ils soient tout deux résolument à la marge du modèle qui voit habituellement s'opposer ce que les mauvais esprits appellent les « nietzschéo-heideggeriens » d'un côté et les penseurs plus policés de la social-démocratie de l'autre. Deux courants qui ne communiquent absolument pas – à la manière des deux ouvrages que je présente ici et dont les thèmes centraux le possible et l'inattendu s'opposent absolument, s'excluent logiquement au point d'instruire pour chacun d'entre eux un programme philosophique autonome. Sur le plan des auteurs, Derrida ne dit rien à propos de Castoriadis et inversement. Or il va de soi qu'on ne peut comprendre Derrida dans les seuls termes d'une avant-garde française apolitique, relativiste, voire anti-démocratique (car c'est bien ainsi qu'est souvent perçue la déconstruction à travers le monde) et il est difficile d'admettre Castoriadis comme le héraut des exégètes tocquevilliens ou néokantiens réunissant Pierre Manent, Alain Renaut, Luc Ferry ou bien encore Marcel Gauchet sur la scène intellectuelle française. Or Derrida et Castoriadis sont deux penseurs de la démocratie hors-norme : ils ne se prêtent pas à cette simple partition qui régle le jeu entendu de la vie intellectuelle en France depuis trente ans.. Pour autant, ce qui les oppose et les réunit à la fois, c'est une forme originale d'explication critique, intensive avec la tradition allemande, husserlienne et hégéliano-marxiste, introduite en France dans la période de l'après-guerre.

## **L.P - Leurs positions politiques paraissent extrêmes si on les comparent aux auteurs que vous venez de citer.**

Oui, c'est pour l'un comme pour l'autre la volonté de ne pas s'en tenir à une simple retour au néo-kantisme moralisateur qui nimbe la vie intellectuelle française depuis tant d'années. Je rappelle à cet égard que ces deux auteurs se proclament sans l'ombre d'une distance « *révolutionnaires* » au sens politique le plus fort qui soit – *et qu'ils l'écrivent et le revendiquent haut et fort* : ils croient tout deux en l'imminence d'une possible interruption radicale dans le cours ordinaire de notre histoire actuelle. Ils agissent en conséquence en rupture avec le système de normes dominant, voire même avec l'idée d'une norme éventuelle et donc, comme dit Derrida, avec l'idée d'un savoir de la norme qui dicterait ou orienterait le choix d'une action politique calculée quelle qu'elle soit.. Mais ces convictions communes ne réussissent pas à les réunir pour autant .Ce sont deux auteurs qui s'inscrivent en faux face est complexe à exprimer et il faudrait y consacrer une étude complète. Toujours est-il, vous l'avez compris, que la question politique intervient ici de manière décisive. Si j'aborde dans D&T1 la question du possible, c'est évidemment avec l'ambition majeure de cerner les enjeux résolument politiques qui structurent cette interrogation. Le thème de l'inattendu a également une résonance politique décisive mais qui ne peut pas être traitée sur le même plan.

## Monde...



**L.P - On devine cependant que politiquement ces auteurs ne sont pas reçus par les différents publics de la même façon, même si leur vocation commune de défenseur et d'instituteur des valeurs démocratiques n'est pas mis en doute. Qu'est-ce qui est à l'origine de cette opposition ?**

Disons qu'ils n'interviennent pas sur le même registre. Et on peut constater que ces registres ne se recoupent pas, leurs pensées respectives ont une traduction géopolitique bien différente dans l'un comme dans l'autre cas. Outre les pays qui entendent le grec et sa culture (une certaine aire d'influence méditerranéenne), l'œuvre de Castoriadis connaît un retentissement extraordinaire dans le monde latino-américain. Dans les universités andines spécialement. Elle permet aux intellectuels d'entreprendre la critique de leur marxisme orthodoxe, de mettre à distance leur engouement pas si lointain pour un auteur fétiche comme Althusser par exemple. Sans conteste, Castoriadis est l'auteur avec Francis Jameson, Edward Saïd, Antonio Negri (ou bien encore Slavoj Zizek ou Noam Chomsky) parmi les plus écoutés par les altermondialistes. Il est lu et étudié par toutes les énergies politiques qui s'opposent à la déferlante néolibérale qui s'est abattue et continue à se répandre sur le monde en désarroi.

**L.P - Derrida est également très suivi dans les lieux que vous venez de citer...**

Oui, sans conteste ; mais pas de la même façon. Derrida est un homme mondialement statufié de son vivant ; et qui doit malheureusement si j'ose dire, compter avec cet état de fait. Dans les universités américaines, il est devenu aujourd'hui l'idole de l'intelligentsia universitaire internationale, nomade et planétaire – de Melbourne à Calcutta, de Tokyo à Mexico. Cette position est loin d'être confortable pour lui. Ce qu'on retient prioritairement de ses livres, c'est son apport décisif pour un certain mode de lecture des textes classiques. Ce rapport à la textualité entretient quoi qu'on dise des rapports ambivalents avec la société et les théories politiques qui la conçoivent. Aussi, l'expression politique des philosophies respectives de Castoriadis et de Derrida – deux hommes du sud, des méditerranéens en leur âme avant tout - ne peut être que sensiblement différente. La réception dont elles font l'objet est divergente.

## Autonomie

### L.P - Sur le fond, ces deux auteurs s'opposent tout autant...

Il va de soi que les positions diffèrent. Il n'en reste pas moins que ces deux auteurs ont une ambition théorique au sujet du politique absolument indéniable. J'aborde dans « *Devenir et temporalité II* » en quoi Derrida approche l'idée d'une justice qui serait pensée à partir d'une asymétrie structurelle informant le monde social dans sa totalité ; *et ceci en vue d'un projet démocratique à inventer*. Cette forme de pensée reste nécessairement excentrique à l'idée politique traditionnelle, étrangère à la dialectique, étrangère même à une certaine idée de la pensée critique. Elle s'inscrit nécessairement hors du cadre rationaliste classique. Elle cherche non seulement à changer la politique mais également ce qu'on entend tout simplement par *politique*, ce qui la rend méfiante lorsqu'elle utilise un terme très connoté comme celui d'*autonomie*.

Une sorte d'autonomie à l'aune de la dépendance dont elle se nourrit qui reste bien incompréhensible aux yeux d'un rationaliste grec comme Castoriadis. De son côté, Castoriadis est un penseur radical de l'autonomie politique – même si celle-ci se situe hors du schéma marxiste traditionnel: ce qui n'est pas toujours facile à faire entendre. Mais très bien reçu par les nouveaux mouvements alternatifs mondiaux.



### L.P - Castoriadis reste un penseur de l'aliénation, de l'oppression sociale et politique, de l'émancipation...

Il ne conçoit le politique que dans un cadre critique, en tenant compte certes du travail du négatif dans l'histoire - mais désormais hors du contexte hégélien. Ce qui est une position très difficilement défendable. Reste ensuite à bien distinguer le sens précis que l'on accorde à l'autonomie politique. Chez Castoriadis, ce sens est inséparable d'une ontologie cohérente qui s'exprime à travers un projet philosophique global. Pour le penseur de l'imaginaire radical qu'il est, l'accession à une réalité politique projetée part d'un présupposé nécessairement *ontologique*. Une ontologie qui est chaque fois partie prenante d'un l'imaginaire radical des sociétés. Option qui n'est pas retenue par Ricoeur...

### L.P - Quel projet politique Ricoeur défend-il en faveur du concept d'autonomie ?

L'autonomie qu'aborde Paul Ricoeur reste une autonomie si je puis dire *contractualisée*. Elle est visée par une instance politique *volontaire*. La forme renouvelée de contrat social qu'il propose ne peut rejoindre d'office le cadre ontologique que Castoriadis fait valoir en amont. Pour le penseur du *Paradoxe du politique* qu'est Ricoeur, l'autonomie n'est en effet accessible qu'à un niveau réflexif de l'organisation politique. Il faut une instance politique qui rationnellement fonde la liberté de la communauté toute entière pour que le projet d'autonomie soit construit. Chez Castoriadis, les choses se présentent exactement dans l'ordre inverse : aucune *spécularité* ne peut être à l'origine d'un pacte supposé. Dans *l'Institution imaginaire de la société*, l'idée de liberté est à la base si je puis dire ; *ontologiquement parlant*. Seule la liberté en amont est habilitée à atteindre le niveau réflexif/rationnel que présuppose à l'inverse Ricoeur dans l'expression politique de l'autonomie.

### L.P - On voit que l'autonomie reste un idéal très controversé...

Oui... y compris même pour ceux qui considèrent qu'elle est une condition irréalisable et même funeste; comme les déconstructionnistes extrêmes qui, à la suite de Baudrillard ou de Lyotard ont pensé l'autonomie politique comme un leurre et une position anthropologique actuellement intenable. Pour autant, à travers les différents auteurs cités dans notre conversation, nous avons, il me semble, plusieurs scénarii d'un idéal politique à atteindre ; et qui engage pour chacun d'entre eux une conception de l'autonomie différente. Un effet de « triangulation » politique avec Castoriadis, Derrida et Ricoeur dont il s'agit de dresser la carte...

